

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 15

Artikel: Canton de Vaud, si beau !
Autor: Olivier, Juste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200064>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGEL
Grand-Lhône, 11, Lausanne.
Montreux, Gex, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Biel, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements durent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



« Vous tous qui m'écoutez, tâchez de vous acquitter mieux de votre devoir, chacun suivant sa profession et sa situation, et de vous surpasser les uns les autres à mériter, par une vie chrétienne, l'approbation de votre Créateur, afin que, quand vous serez à l'article de la mort, comme j'y suis maintenant, votre conscience ne vous reproche pas tous ces désordres, et que vous ne soyez pas réduits à la crainte. »
DAVEL.
(Discours sur l'échafaud.)

Vive le canton de Vaud !

Nous célébrerons dans trois jours le centenaire de la première manifestation de notre souveraineté nationale : la séance d'ouverture, le jeudi 14 avril 1803, du premier Grand Conseil du canton de Vaud. Dans tout le pays, d'une commune à l'autre, se répondront les détonations des canons et des mortiers, le carillon des églises, les musiques, les chants, les cris de joie. Hommes, femmes, enfants, portant tous la cocarde verte et blanche, se presseront en foule dans les rues, comme pour affirmer à la face du ciel la joie qu'ils éprouvent de fêter les cent ans de la patrie, de la patrie libre, heureuse et prospère.

Cette grande journée, le *Conteur vaudois* la salue avec un indicible bonheur.

Pour le *Conteur* — n'est-il pas en cela fidèle à son rôle ? — le patriotisme ne consiste pas uniquement dans la pratique des vertus austères et l'accomplissement des devoirs civiques. N'est-ce pas aussi faire preuve du plus profond amour pour la terre natale que de se réjouir d'en être les enfants ? Et nous avons quand même quelque raison de nous montrer fiers du nom de Vaudois.

Nous disons : quand même, car on nous a reprochés — oh ! combien de fois — d'être des révassieurs, de manquer d'énergie, de volonté, de nous contenter de l'à peu près. Il y a du vrai, beaucoup de vrai dans ces reproches. Juste Olivier, l'un des meilleurs d'entre les Vaudois, le plus Vaudois de nos poètes, a doucement souffert de ces travers, dont nous sommes si lents à nous corriger ; le cœur serré d'une douleur sincère, il y revient plusieurs fois dans ses écrits.

Mais, c'est aujourd'hui jour de fête, c'est-à-dire que nous devons nous réjouir et non nous attrister ; après, le revers. D'ailleurs, avec toutes les qualités négatives qu'on nous reproche, nous sommes-nous vraiment conduits en peuple qui ne sait pas ce qu'il veut ? Aussitôt que nous eûmes secoué le joug de Berne, n'avons-nous pas organisé notre Etat avec une sagesse et un sens des affaires publiques

auxquels nos confédérés ont rendu justice ? Nos écoles, nos hôpitaux, nos finances, nos routes vaudraient-ils moins que ceux d'autres nations ? L'idéal n'est pas atteint, sans doute, mais quel est le peuple qui puisse se vanter de l'avoir réalisé ? Avec des moyens aussi faibles que les nôtres, sans expérience dans l'art du gouvernement, être arrivés, en un siècle, au point où nous sommes, est déjà quelque chose.

Loin de nous l'idée de tirer vanité de la belle situation où se trouve aujourd'hui notre canton. Mais, sans aller jusqu'au « il n'y en a point comme nous », ne serait-il pas au-dessous de notre dignité, au-dessous même de la vérité de nous déclarer un peuple sans mérite ? Ne devons-nous pas plutôt puiser dans le sentiment du devoir accomplis les forces qui nous permettront de perfectionner l'œuvre et de faire du canton de Vaud un de ceux où la lumière rayonne de toutes parts et où les ombres se rapellent de plus en plus ? Vaudois du second siècle, c'est là notre tâche.

Almons notre bon pays de toute notre âme et avec intelligence ; c'est encore la meilleure manière de le servir. Almons-le joyeusement, et que de toutes les poitrines vaudoises parte, le 14 avril, le cri vibrant :

Vive le canton de Vaud !
Vive la Suisse !

LA RÉDACTION.

Vivons de notre vie.

Les événements historiques, dont nous allons célébrer le centenaire, ont été rappelés et commentés par tous nos journaux. Le *Conteur* ne reviendra donc pas sur ces événements.

Plutôt, pour répondre aux désirs qui lui ont été exprimés, il reproduit quelques extraits du *Canton de Vaud*, de Juste Olivier, qui donnent, dessiné avec amour, un tableau vivant de notre petite patrie.

C'est également pour répondre aux voeux qui nous sont venus de divers côtés que nous reproduisons quelques morceaux, français et patois, parus jadis dans le *Conteur*, et dont le succès n'a point pâli. Ces morceaux, bien de chez nous, réjouiront peut-être les convives des banquets du 14.

Canton de Vaud, si beau !

Le canton de Vaud est le seul, dans la Suisse française, qui occupe à la fois le plateau, le Jura et les Alpes. Il est ainsi le seul qui la résume tout entière : le seul qui réunisse, avec la vie montagnarde à ses deux bords, les occupations pastorales et industrielles ; le Rhône et le Rhin, ou le midi et le nord, la France et l'Allemagne ; le plateau agricole et la vie plus désintéressée. Il occupe en outre le centre de ce dont il est le plus complet représentant, au lieu d'être placé comme Berne, d'ailleurs mixte par la langue, à l'une des extrémités.

Le canton de Vaud est donc le centre romand de la Suisse. Il est un membre helvétique important. La figure de notre Patrie vaudoise, quand on la voit ainsi incrustée dans les régions et les races helvétiques, apparaît plus saillante et mieux liée.

Proportionnellement, nous possédons moins de la montagne que de la plaine, bien que nous ayons de celle-là, à droite et à gauche, une part assez grande pour qu'il vaille la peine de la compter. Mais remarquez, de plus, que chez nous le plateau est distinct et s'appelle même d'un nom spécial : le *Jorat*, comme si le Jura nous était donné deux fois. Ainsi, quoique situé en grande partie sur le plateau, le canton de Vaud y prend une position particulière, nette et tranchée. Le pays, comme le peuple, a un nom propre qui lui appartient et ne vient que de lui.

* * *

Entre un pays et un peuple il y a parenté.

Notre plateau nous tient généralement un langage de laisser-aller et de nonchalance. On dirait, dans certaines de ses parties, qu'il l'aït voulu écrire à sa surface. Dominé par les Alpes, muré par le Jura, il obéit à deux maîtres, le Rhône et le Rhin. Ici on le voit, il est vrai, se prononcer hautement pour l'un ou pour l'autre, descendre brusquement au lac, ou s'incliner de l'autre côté sans regarder en arrière. Mais ne cherchez pas ailleurs ce caractère précis et ferme ; dans ces lieux que les aventuriers aux larges turbans, aux ronds cimeterres, ont marqués des traces de leurs courses vagabondes, un ruisseau (le Nozon) vous offrira l'image de l'insouciance, en laissant couler ses eaux, comme sans volonté propre, à la fois vers la Méditerranée et vers l'Océan.

* * *

Qu'elle est belle cette terre que nous aimons bien ! La beauté est peut-être avant tout son caractère : la beauté, dont on ne pourrait dire si elle a plus de gravité ou plus de sourire, mais seulement qu'elle est belle ; la beauté qui semble se bercer et comme s'en-dormir dans sa parfaite harmonie.

• • • • •
Nous arrivons de voyage ; ou bien même nous avons habité longtemps la terre étrangère. Un cri de joie parti du fond de nos coeurs salue la patrie et notre retour. Ses campagnes, ses maisons, son lac, ses monts, ses bois nous apparaissent dans une émotion pleine de force et de douceur. Canton de Vaud, si beau ! s'écrie en jetant sa cape en l'air, l'étudiant qui redescend des hautes vallées et du chemin des glaciers. Canton de Vaud, si beau ! dit le vieillard avec la voix de ses jeunes années. Si beau ! dit la jeune fille qui l'investit dans son cœur des rêves de son amour. Si beau ! répète le mélancolique étranger qui voudrait y fixer sa vie. Canton de Vaud, si beau ! chantent les

soldats en brandissant leurs armes, lorsqu'ils reviennent des camps, et qu'ils l'aperçoivent des élévations de la frontière.

* * *

Comme un tissu léger, le Léman est étendu dans la plaine, roulant au pied des monts son azur, où le vent du midi brode de petites lames d'argent. Une ligne où la grâce et la pureté rivalisent a dessiné ses bords. Elle se courbe, se brise, se gonfle et s'étend, s'élançant ou se cache, sans se heurter, ni s'effacer jamais. Harmonie ! harmonie ! ce lac est à toi. D'autres auront autant d'éclat, de fraîcheur, de transparence et d'azur des rivages escarpés, des ombrages, des glaciers et des fleurs. Aucun n'a ses aspects changeants, son harmonie. Aucun n'a tant d'amour.

* * *

L'aube a cueilli les roses qu'elle effeuille sur les pics du midi. Messager du soleil, un long rayon franchit la noire crête d'Arvel, et se pose sur les eaux, où Naye projette l'immense pyramide de son ombre. Les grands châtaigniers baignent dans la lueur qui les inonde leur chaud feuillage, leurs formes vives, distinctes, mais arrondies melleusement. Des habitations et des campagnes, de la plaine et des hauteurs, s'élève le bourdonnement confus du réveil. Ainsi brillent de sereines journées sous l'aile des montagnes. Ainsi passent le matin et le soir d'un peuple qui a toujours mené laborieuse vie, sans songer à sortir de son obscurité, et qui avec des mœurs et une existence originales, s'en est peu soucié, et a peu fait parler de lui.

* * *

Oui, rêverie et sens positif, inertie et vigueur, bonhomie et brutalité, individualité et sympathie, voilà ce trait composite qui fait la saillie même et le caractère de notre nature : socia-bles et taciturnes, insoucians et chicaneurs, enthousiastes et railleurs, inactifs et travaillés, nous voilà. Que si cette partie offre des difficultés singulières, des malheurs, le peuple qui l'a reçue possède en même temps ce qu'il faut pour les vaincre. Race d'agriculteurs, de bergers et de vignerons, j'ai dit l'influence que le sol avait eue sur elle. Laboureur, il acquiert un corps robuste, et pour son esprit et son âme une enveloppe peut-être un peu dure ; mais que ne peut un ferme vouloir ? Il a l'air pur et léger des Alpes, qui excite et qui éclaircit. Les pentes roides des montagnes et la ruines de certains endroits du plateau corrigent ce que les coteaux vineux engendrent de trop léger et de fugitif. Et de même que pour le sol, les pentes du caractère balancent leurs versants. Peuple enfin qui ne doit se plaindre que de lui.

JUSTE OLIVIER.

(Extrait de l'ouvrage *Le canton de Vaud* (G. BRIDEL ET Cie, éditeurs.)

La fin des épaulettes.

ÉLÉGIE

Hélas ! que j'en ai vu mourir de belles choses ! C'est le destin. Il faut une proie au trépas. Il faut que le temps passe en effeuillant les roses, Il faut que l'épaulette, ô colonels moroses,

Soit foulée enfin sous vos pas.

Il faut que le soleil soit voilé par les nuages ; Il faut que le képi terrasse le schako ; Il faut qu'un gaz douteux remplace dans nos rues, Du falot terne et gras, les clarétés disparues,

Et que tout ici bas devienne rococo.

* * *

Ainsi c'est donc fini ! Dans leurs cartons couchées, Les épaulettes vont dormir d'un long sommeil. Ah ! malheur aux cruels qui les ont arrachées ! Le remords trouvera leurs retraites cachées, Et le ciel leur prépare un châtiment pareil.

* * *

Qui donc vous a poussé ? Quelle ardeur sacrilège ? Quel impatient démon ? Bismarck ou le progrès ? Hélas ! tout s'en va donc et rien ne nous protège Contre la soif du neuf qui toujours nous assiège Et nous assomme de décrets !

Nous avions tant d'esprit sous la noble épaulette ! Et nous n'en aurons plus, grâce à vos règlements, Qui vont nous affubler d'une affreuse casquette, Coude sur nos habits l'infâme patelette. Et nous agoter tous comme des Allemands.

Cruels ! Vous inventez des douleurs inconnues ! Savez-vous ce que c'est que d'aller par les rues Etaler tant de honte aux regards étonnés ? S'il faut que les beautés voient nos épaules nues, Par pitié, donnez-nous au moins des cache-nez.

Que j'en ai vu mourir !... L'une était toute blanche, Du commis d'exercice attestant la candeur ; L'autre fanée, hélas ! et sa tête qui penche, Rappelant les combats, les exploits du dimanche, Semblait parler d'un temps meilleur.

Une, pleine, bouffie, était alors, noble et fière, Ses gros bouillons tordus dont l'argent reluisait ; Une autre était modeste, une autre encore, altière, Voulant briller sans cesse et passer la première, Sans relâche se produisait.

Toutes fragiles fleurs aux couleurs effacées, Surprises un matin par le froid aquilon, Cette bise de Berne, aux fureurs insensées... Oh ! laissez-moi pleurer leurs grâces trépassées Et m'égarer... sur Montbenon !

Doux fantômes ! C'est là, lorsque je rêve à l'ombre D'un de ces vieux tilleuls, témoin de nos grands jours, C'est là que je revois leurs légions sans nom, D'or, d'argent, rouge vif, jaune orange, vert sombre, Suivre Perrin et ses tambours.

Je les vois, je les vois dans un rayon féérique, Comme un jour de revue, au brillant défilé ; J'entends la grosse caisse, Hoffmann et sa musique. Et je sens qu'à mes yeux, ô souvenir magique ! Deux grosses larmes ont perlé.

Mai 1868. L. FAVRAT.
(Extrait des *Causeries du Conteau caudois*.)

Ora et lè z'autro iadzo.

Cein a rudo tsandzi du lè z'autro iadzo ! Ne sé pas dè quinna manière cein vao fini ; mā adé est-te que lè dzouvenès dzeins dè voua ne sont pequa coumeint dein noutron temps.

Cein coumeincè dza dein lè z'écoulès. Dévant, on recordavè ti lo catsimo, lè petits tantquè à *quoitlande*, lè médiocro tantquè à *essacé*, et lè gros tantquè à vœu dão baptème, qu'on desai po ètré reçu. Et lo passadzo ! on lo débliottavè sein quequelhi du : « la piété est profitable », tanquè à : « vous les reconnaîtrez à leurs fruits ». Et coumeint on té cratchivè cé livret, du lo verset dou à dozè, « douze fois douze », ein devant, à recoulon, ne tsaillessai pas coumeint ! On n'étai pas tant crouïo non plie po la lecture ; n'iavai pas faula dè no férè châota dâi mots, coumeint clliâ d'ora diont qu'on fasai, c'est dâi meintès. Et lè chaumo ! que cein étai bio avoué cé contrâ et cé supérieuse, quand ne tsantlava lè quattro parties et la bassa ! Ora, ye brâmon dè cllia novalla musica à crinoline, iò l'ai a lo soprâno, l'artô, lo bêmo, et ne sé quiet oncora. L'ont tsandzi lo catsimo et lè z'ons n'ein vollarion pemin. L'est clliâ libéraux. Dein lo temps, on s'instruisai à l'écoûla. Oreindrai, l'ont adé à écriré à l'hôto, et tè brottion cein, oïl et dusson recordâ l'abrégié et on moué d'afférès que cein ne fâ rein qu'ein férè dâi z'orgolhâo pliens dè niafie.

Lè z'autro iadzo on respectavè lè grantès dzeins ; on lè z'attuavè et on ne sè rebiffavè pas quand no bramâvon. Ora : pas petout lo bouébo a dou pâi fous dézo lo nâ que crâi d'avai onna moustache et que vao âtrè lo mai-trè. Se lo père lâi vao derè oquie, lo crapaud sè dressé coumeint on pião su on molan et respond : « Câisi-vo, vo radottâ, c'étai bon dein lo vilho temps ! » Eh ! merdâo, va ! pânatè

derrâi lè z'orolhiès ! Lo père et la mère ne sont perein bon què po obéi, fourni dè l'ar-dzeint, cerlè solâ et brossatâ lè z'haillons.

Coumeint on respellavè assebin lè z'autoritâ ! Ora on ne sâ pas pi quoi ein est ; n'ia perein dè vergogne et on assesseeu n'est pas mé q'n'autra dzein. Et monsu lo menistrè ! failai vairé : on allâvè ào prédro et on traïsai son bounet quand passâvè, tandiqu'âo dzor dè vouâ on a perein dè religion et quand vol-lion saluâ, ne font què d'einfonçâ on pou mè lo capet su lè ge ein fâseint onna grognâ qu'on ne sâ pas se diont bonzo ào bin tsaravoutâ.

Po sè veti, sont tant venus orgolhâo ! Lè z'autro iadzo, on vougâvè fooce tsenévo, ver-dan et printagni ; on allâvè ourdi sè-mêmô, et on fasâi dâi z'haillons que dourâvè dâi z'annâiès. Ora, lè djeinès dzeins ne sè tsaillo pas pi dè grisette, ni dè tredaina, lao faut dâo fin drap dè magasin que cein cotè rudo. Et allâvâi lâo mettrè on copé ào tiu dè tsasseu ! Et lè vilho solâ : crâidè-vo que se l'ousâvè sè servetront dâi z'eimpagnès po férè montâ dâi chôquès ? ào ouai ! lè tsampéront petout ài z'écovîres et sè coumandèrent dâi bottès (dâi solâ à mandze, coumeint dit Fluton) po poâi mettrè lè canons dè pantalon dedein. L'est cé tonnerre dè militero que fâ cein. Mè rassovigno qu'on étai pas tant molési quand on allâvè ài resseimblîmeints ; on mettai la carmagnola avoué dâi tsaussèd dè la demeindze, et qu'on fasâi bin son serviço ; na pas ora, ye faut lo drap dè l'état et la tunika, que cein lâo baillie lo gout dè mettrè dâi z'anglaisès po sè veti ein bordzâi. Et pi c'est dâo bio què lâo militero, que n'ouson pas mé allâ dein lè z'abbâhi : pe-min d'epolettès, min dè sabro, min dè crâija, min dè musetta, et quin chako ! on képi, que lâi diont, qu'on ne pâ rein mettrè dedein ; on pompon dè rein dâo tot, qu'on derâi onna croûte boutsena ; min dè liberté patrie et min dè juriudairès. L'ont adé la giberna, mâ l'est onna gibernetta qu'est peindâi coumeint on covâi, devant. Po lè fusi, diont que sont meilleurs ; mâ ne bourron rein po tserdzi et on mè farâ jamé dè la via eincairâ que font dâi z'asse bons pels què lè noutro, qu'on tamponnâvè la cartouche ein vao-tou, ein vouaïque. Lè fusi d'ora sè tserdzon tot coumeint lè z'arbélettès, iò n'ia rein qu'à mettrè lo pequiet.

Eh ! iò est-te lo temps iò n'ira djeino ; on avoué dâi chako que garnesson bin lè reings, avoué 'na balla becqua garniâ ein fai, et n'aviâ dâi pompons dè sorta, et pi lè caporats, lè sergents, lè z'officiers, aviont dâi galons ào fin coutset, qu'on lè recognessâi dè tot illen. Et lo gros majo, et lo commandant, avoué lâo tsapé gansi ! n'étai pas dè la merdârâi coumeint ora que lo chako d'on colonet est tot coumeint cé d'n'a piquietta. On poivè reduirè dein lo noutro lo taba, la pipa, lo motchâo dè catsetta et tot plien d'afférès. L'est veré qu'ora sont trâo fignolets po founâi dein on dzerret dè Gouggichebergue et mêmameint dein on brûlât (on chetse moqua) ; lâo faut la cigarra : « un grand son ! un vevey ! » coumeint diont. Eh ! pétellets, va ! vo z'êtes bio avoué voutrês cigarrês ! Tè tchaffouillon cein coumeint 'na chiqua No, on sè conteintâvè d'A, dè tabâ recouquelhi, qu'on copâvè su la man et qu'on cratchivè dedein, et dè Napoléon. Vo rassoveni-vo dè clliâo pa-quiets iò on veyâi lo grand Napoléon su on moué de terra et que iavâi dézo :

Seul et sur un rocher d'où se gloire importune Troublait encor les rois d'une terreur commune ; Du fond de son exil, encor présent partout, Grand comme son malheur, détrôné, mais debout Sur les débris de sa fortune !

L'est césique qu'étai on crâno ! L'èpouâirivè adé lè râi du su lè paquiets dè tabâ. C'est coumeint no ào Sonderbond. Quand bin on n'avâi pas dâi tuniques, dâi vettreli et dâi tiulassès, n'ein fâ la campagne avoué honneu, avoué lo